

## Études littéraires africaines

JACKSON (Jeanne-Marie), *The African Novel of Ideas : Philosophy and Individualism in the Age of Global Writing*. Princeton ; Oxford : Princeton University Press, 2021, XI-223 p. – ISBN 978-0-691-18644-3



Markus Arnold

Numéro 53, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1091437ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1091437ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Arnold, M. (2022). Compte rendu de [JACKSON (Jeanne-Marie), *The African Novel of Ideas : Philosophy and Individualism in the Age of Global Writing*. Princeton ; Oxford : Princeton University Press, 2021, XI-223 p. – ISBN 978-0-691-18644-3]. *Études littéraires africaines*, (53), 195–199. <https://doi.org/10.7202/1091437ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2022

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

que. Ce n'est qu'à partir des années 1950 qu'un nombre limité de films relatant l'expérience des Noirs (*Zonk !* de Hyman Kirstein, *Song of Africa* d'Emil Nofal) commence à circuler, mais les opportunités pour les réalisateurs noirs demeurent minimes. À partir des années 1970, quelques productions reflètent les luttes sociales contre la ségrégation raciale, mais il faut attendre 1987 pour que sorte le film décisif de l'histoire du cinéma sud-africain, *Mapantsula* d'Oliver Schmitz, où le thème du gangster d'inspiration hollywoodienne cache une prise de position contre les atrocités de l'apartheid. La représentation de la violence qui caractérise plusieurs moments historiques du pays est toujours présente au XXI<sup>e</sup> siècle, et permet au cinéma sud-africain de remporter des prix internationaux, comme ce fut le cas pour *Miners shot down* de Rehad Desai (2013), un documentaire consacré au massacre de Marikana. L'auteure conclut en revenant sur le poids de la censure et des subventions gouvernementales, et sur le rôle fondamental de la NFVF (*National Film and Video Foundation*).

Le volume offre ainsi une vision cohérente d'un cinéma hétéroclite, souvent jugé inclassable. Le fil rouge de l'Histoire (coloniale et post-coloniale), dénominateur commun des aires géographiques et culturelles examinées, permet de développer une approche homogène pour mieux l'appliquer à la réalité polyforme du continent africain et à l'histoire de son cinéma.

Marzia CAPORALE

**JACKSON (Jeanne-Marie), *The African Novel of Ideas : Philosophy and Individualism in the Age of Global Writing*. Princeton ; Oxford : Princeton University Press, 2021, xi-223 p. – ISBN 978-0-691-18644-3.**

Démontrer que la littérature pense et redéfinit l'expérience africaine : tel est l'objectif du présent ouvrage dont l'auteure, professeure d'études anglaises à l'Université Johns Hopkins (États-Unis), analyse le roman africain en le voyant à travers le prisme de la philosophie, et, plus largement, de la vie intellectuelle du continent. Le corpus retenu pour cet essai consacré à « l'interaction entre l'intellection, l'individualisme et la cause commune » (p. ix ; nous traduisons) comprend aussi bien des œuvres publiées au début du xx<sup>e</sup> siècle sur la côte Fante en Afrique de l'Ouest que des textes publiés en Afrique australe (Zimbabwe, Ouganda, Afrique du Sud) durant les années 1970 et à l'époque contemporaine. Si l'individualisme – mot-clé dans le sous-titre de l'étude – tient lieu de point de jonction au sein de ce corpus hétérogène en termes d'espace et de temps, d'autres notions philosophiques (tels que l'autodétermination, les principes moraux universels, les impératifs locaux pour l'égalité sociale) reviennent aussi régulièrement.

L'ouvrage se structure en deux grandes parties, la première (« Horizons nationaux ») portant sur des auteurs dont le travail se situe dans un cadre national(iste) ; la seconde (« Global Recessions ») s'intéressant à ceux pour qui la mondialité constitue « un cadre par défaut » (p. 19), ne serait-ce qu'en raison des configurations éditoriales transnationales dans lesquelles s'inscrivent leurs livres. Au sein de chaque partie, deux chapitres indépendants multiplient les échos et les résonances autour de la négociation entre philosophie et expérience.

Le premier est ainsi consacré à J.E. Casely Hayford, journaliste, écrivain et homme d'État de la Côte d'Or (l'actuel Ghana), qui mit en scène un cosmopolitisme régional dans son roman fondateur, *Ethiopia unbound* (1911). Le deuxième étudie le lien entre fiction et philosophie chez l'intellectuel et historiographe zimbabwéen Stanlake Samkange, d'abord dans le roman *The Mourned One* (1975), puis dans le traité *Hunhuisme or Ubuntuism* (1980). L'une des particularités de l'analyse repose sur le comparatisme manifeste vers lequel tend l'argumentation. En effet, dans le premier chapitre, l'examen de la subjectivité chez le panafricaniste Casely Hayford est complété par la lecture de deux romans de ses compatriotes – *Our sister Killjoy* (1977) d'Ama Ata Aidoo et *Fragments* (1974) d'Ayi Kwei Armah –, ce qui permet de débattre de la question de la marginalité et de la conscience sociale. De même, dans le deuxième chapitre, l'examen de l'individualisme « mesuré » et civique de Samkange est enrichi par un détour par *The Non-Believer's Journey* (1980) de Stanley Nyamfukudza et *Black Sunlight* (1980) de Dambudzo Marechera, témoignant l'un et l'autre de considérations plus désabusées sur l'individualité. Le troisième chapitre, consacré au roman *Kintu* (2017) de l'écrivaine ougandaise Jennifer Nansubuga Makumbi, renoue avec cette désillusion et avec la dénonciation de l'aliénation sociale. J.-M. Jackson montre comment le texte dépasse le débat convenu entre tradition et modernité en faveur d'une conceptualisation humaniste plurielle et en faveur de modernités multiples. De nouveau, le propos s'enrichit d'une coda portant cette fois sur *Waiting* (2007) de Goretti Kyomuhendo et *Dance of the Jacaranda* (2017) de Peter Kimani, deux textes qui envisagent la possibilité de revisiter la nation postcoloniale de façon plus apaisée. Cet ajout constitue un complément informatif à *Kintu*, notamment pour ses réflexions sur l'avènement d'une rationalité plurielle et sur l'ancrage régional. Le dernier chapitre traite finalement de deux romans qui mettent au premier plan la relation entre la pensée et la mort. *The Maestro, the Magistrate, and the Mathematician* (2014) de l'écrivain zimbabwéen Tendai Huchu traite d'un suicide dans une société de consommation virtualisée, alors que *Tales of the Metric System* (2014) du romancier et universitaire sud-africain Imraan Coovadia embrasse également un certain fatalisme politique, fondé sur le constat de l'impuissance sociale et de la fin de l'individu représentatif d'un ordre culturel. *The Reactive* (2014) de Masande Ntshanga, roman sud-africain dressant le portrait d'un personnage qui contracte délibérément

le sida, sert enfin de lecture comparative à ces textes contemporains où l'individu philosophe finit par concourir à son aliénation et à sa mort.

Les lectures solides et informées de de J.-M. Jackson montrent que ces romans interagissent diversement avec la pensée, que ce soit via des dialogues philosophiques, des passages narratifs conceptuels ou de longues réflexions menées par les protagonistes, dont la subjectivité permet d'accéder à une compréhension des situations sociales, tant locales que globales. Cependant, en choisissant de lire la philosophie dans des avatars fictionnels, l'auteure souhaite s'éloigner d'une approche convenue, qui aborde le roman africain en pointant sa différence par rapport aux modèles occidentaux (notamment grâce au recours à l'oralité). L'objet littéraire devient ainsi un « pivot entre le penseur enraciné et la pensée abstraite » (p. 4), permettant à Jackson de repenser le libéralisme et l'individualisme au-delà de la collision stéréotypée entre une identité africaine intègre et la violence coloniale occidentale. Passant outre à une définition de l'individu comme simple reflet d'un accomplissement civilisationnel, elle analyse donc « des instances narrativisées de la "raison" et de "l'individualité autonome" dont la complicité avec des modèles impériaux n'est pas prédéterminée » (p. 8). Que l'auteure se focalise sur l'individualisme dans sa forme « plutôt narratologique et conceptuelle que psychologique » (p. 14), voilà qui constitue évidemment un cadre méthodologique complexe et possiblement ambivalent. En effet, il existe autant d'exemples littéraires rejetant l'individualisme comme un symptôme du capitalisme global que de cas où ce même individualisme est utilisé comme un rempart contre les effets déshumanisants du susdit capitalisme. La notion de *philosophie* dans *The African Novel of Ideas* désigne dès lors moins une discipline ou la systématisation d'un modèle de pensée, qu'une exploration des concepts et des dénominateurs communs aux deux champs romanesque et philosophique africains, articulés autour de questions telles que leur supposée « importation occidentale » ou leur libéralisme intrinsèque, de même que le privilège qu'ils accordent à la textualité (et à la modernité).

Le parcours intellectuel que nous propose Jackson s'avère donc aussi dense qu'érudit. Outre les penseurs majeurs de la théorie postcoloniale anglophone (Spivak, Gikandi, Chakrabarty, Young, Quayson, Lazarus, Chibber) et du cosmopolitisme (Appiah, Cheah), elle sollicite la philosophie de V.Y. Mudimbe, de Ngũgĩ wa Thiong'o, de Wole Soyinka, mais également les écrits de Kwasi Wiredu, de Kwame Gyekye, d'Emmanuel Chukwudi Eze, d'Ato Sekyi-Otu, entre autres. Les analyses fouillées font ressortir la pertinence de la philosophie africaine pour les questions fondamentales de la théorie de roman et de la fiction, l'auteure se référant autant à Georg Lukács et Wolfgang Iser qu'à Jonathan Culler et Thomas Pavel. S'interrogeant sur ce que la philosophie (africaine) a à offrir au roman (africain) et vice-versa, la critique convoque des notions telles que le « communautarisme modéré » (p. 19) qui, selon les philosophes gha-

néens Wiredu et Gyekye, accorderait de l'espace aux droits individuels tout en se gardant fétichiser ces derniers au détriment du devoir collectif.

Sans prétendre rendre ici justice à un travail d'une remarquable densité, soulignons enfin trois aspects notables dans cette méditation critique à propos du rapport entre le micro (un espace littéraire national) et le macro (*la philosophie* ou *l'universalité*). D'une part, Jackson avance de façon convaincante que les manifestations et les conséquences de l'individualisme – de même que d'autres notions normatives supposément eurocentrées comme la rationalité, l'universalité, la civilité – diffèrent en fonction du temps et du lieu. Elle montre en effet que ces notions – tout comme *la philosophie* elle-même – sont substantiellement informées par le contexte d'énonciation africain et constituent donc des constructions extra-occidentales. Le roman africain apparaît, en d'autres termes, comme un interlocuteur philosophique à part entière.

On retiendra aussi le mouvement général qui se trouve au cœur de la démonstration et lie ensemble les différentes lectures : l'évolution de la philosophie d'une présence dominante vers une présence marginale dans le texte littéraire, dans une généalogie qui va du cosmopolitisme anticolonial ghanéen au « suicide philosophique » (p. 147) contemporain, en passant par la philosophie *shona* des années 1970. Se fondant sur des textes d'auteurs moins connus que leurs pairs largement consacrés (Chinua Achebe, Nadine Gordimer, J.M. Coetzee), *The African Novel of Ideas* démontre de façon claire et probante le pouvoir de la narration littéraire en tant que véhicule de la réflexion philosophique. Si ces fictions critiques ne sont pas nécessairement représentatives de la production africaine en général, elles s'avèrent néanmoins significatives pour celle-ci, dans la mesure où elles révèlent une véritable transformation : celle du prestige de la philosophie dans la vie intellectuelle africaine d'antan en un discrédit contemporain, au bénéfice du « simple » *storytelling* et de l'énoncé de vérités particulières. Cette évolution du philosophique vers l'expérience comme nouvelle base du savoir semble non seulement liée à l'économie néolibérale globale et à sa perpétuation via des « formes atomisées et commercialisables de subjectivité » (p. 22), mais aussi, nous dit J.M. Jackson, à l'introduction de programmes d'écriture créative de type américain dans l'université africaine.

Nul doute que *The African Novel of Ideas* et sa démonstration de l'analogie philosophico-romanesque entre la capacité de *savoir* et la capacité de *narrer*, constitue une contribution importante, savante et riche aux études littéraires et culturelles africaines. Elle est d'autant plus stimulante qu'elle propose dans son « Épilogue » quelques directions pour le futur des études littéraires africaines : une déhiérarchisation universitaire et une pluralisation de l'archive, d'une part ; une localisation (*locatedness*) disciplinaire en vue d'un universalisme critique, de l'autre, toutes deux susceptibles d'inspirer les études littéraires *en général*. L'approche transnationale anglophone proposée s'enrichirait à présent d'un dialogue fertile

avec des philosophes et écrivains africains s'exprimant dans d'autres langues, permettant alors d'intensifier le dialogue avec des penseurs (Fanon, Tempels, Hountondji, Mbembe, entre autres) qui ne sont cités qu'en passant. De tels prolongements conduiraient à élever l'articulation entre pensée et fiction, comprise comme une façon à la fois romanesque et philosophique « de rendre explicite l'implicite » (p. 16), à la hauteur du continent.

Markus ARNOLD

**KABONGO MALU (Emmanuel), *Mabika Kalanda et l'échec de l'édification nationale au Congo-Kinshasa : élites, conscience et autodétermination*. Préface de Bertin Makolo Muswaswa ; postface de Émile Bongeli Yeikelo ya Ato. Paris : L'Harmattan, coll. Études africaines, 2020, 424 p. – ISBN 978-2-343-20204-4.**

Le présent ouvrage est un manifeste militant, polémique, idéologique, et même manichéen, qui exhorte les Congolais à redresser leur pays, ce puissant Congo-Kinshasa, dont la superficie est six fois celle de la France, et qui ne connaît que marasme et misère « depuis six décennies », voire depuis beaucoup plus longtemps, si l'on élargit la période aux tragiques effets de la traite négrière et de l'esclavage.

En couverture, le visage sérieux et serein de l'essayiste Auguste Mabika Kalanda, « homme d'État et penseur » (il fut plusieurs fois ministre sous Mobutu), dont le fameux essai *La Remise en question : base de la décolonisation mentale*, parut initialement en 1967. Selon l'auteur, il y avait alors deux ans que le manuscrit attendait dans les tiroirs de l'éditeur bruxellois « Remarques Africaines » (un label sous lequel ont été publiés, entre 1959 et 1970, une quinzaine d'ouvrages et de brochures, principalement dus à l'avocat Jules Chomé, militant progressiste). Cette remarque a en tout cas l'avantage de situer la rédaction de *La Remise en question* avant le coup d'État militaire du 24 novembre 1965, et donc plutôt dans le contexte de la rébellion dans l'Est du pays.

Cet essai sert de socle au livre de Kabongo Malu, que son préfacier Bertin Makolo Muswaswa, écrivain et professeur émérite de littérature française à l'Université de Kinshasa, qualifie de « philosophe de l'histoire, fougueux, généreux, volontiers polémiste ». À l'instar de l'essai qui l'inspire, ce livre comporte sept chapitres, auxquels viennent s'ajouter neuf dédicaces, une introduction générale résumant la pensée de Mabika Kalanda, une conclusion générale et, enfin, une postface. Quel est l'apport de cet ouvrage publié en 2020, soit près d'un demi-siècle après *La Remise en question* ? C'est là une question à laquelle il est difficile de répondre tant la lecture en est fastidieuse. De très larges extraits de Kalanda sont proposés, que Kabongo Malu développe et commente, tout en restant curieusement comme absent de ses propos, sauf en de rares passages. À le